





# Les bas-fonds



*DOMINIQUE KALIFA*

# Les bas-fonds

Histoire d'un imaginaire

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est publié dans la collection  
« L'UNIVERS HISTORIQUE »

ISBN 978-2-02-110463-9

© Éditions du Seuil, janvier 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Alain Corbin*



## Introduction

Bas-fonds... l'expression est de celles que l'on comprend instantanément. Chacun, hélas, voit très bien de quoi il s'agit : des bouges, des taudis, des corps avachis dans des cloaques qui sentent la crasse et l'urine, des existences dégradées par la misère et par l'alcool, des bagnes, des prisons, la chair triste des prostituées, des situations intolérables où la déchéance se mêle à l'immoralité, au malheur, au crime, à l'inceste. L'abîme absolu, dans lequel semble continûment entraînée une foule de vagabonds, de gueux, de mendiants, de filles « perdues », de criminels, de forçats, autant de figures hideuses, de figures repoussoirs, pour partie réelles et pour partie fantasmées.

Car si l'expression est immédiatement compréhensible, elle est aussi diffuse et incertaine. Nulle définition objective des bas-fonds n'a jamais été donnée, nulle délimitation officielle ne les a circonscrits. Il n'existe ni carte ni dénombrement de ce monde effroyable. Les bas-fonds s'étendent sur un terrain meuble, vague, où la réalité, la pire des réalités, a partie liée avec l'imaginaire, un terrain où le « social » est constamment redéfini par le « moral », où les êtres de chair et de sang font corps avec les personnages de fiction.

Ce territoire, que j'explore depuis plus de vingt ans, n'a longtemps constitué qu'un décor, celui de mon travail d'historien du crime et des marges sociales. Mais le décor, un jour, est devenu objet : qu'étaient-ce donc vraiment que ces « bas-fonds » qui semblaient aller de soi, que tant de romanciers, de journalistes, d'observateurs sociaux décrivaient avec complaisance ? À quelles réalités sociales, à quels impératifs moraux correspondaient-ils ?

Ce livre est né de ces interrogations. Il entend donc prendre le décor au sérieux, en comprendre la construction, en saisir les significations, et tenter d'éclairer la longue fascination qu'il exerce dans nos imaginaires. L'expression, nécessairement, constitue notre point de départ. Que disent les dictionnaires, dont la leçon est toujours très précieuse ? Le terme appartient au registre de la topographie, du paysage. Les bas-fonds, ce sont d'abord des lieux. Les premières acceptions relèvent du maritime : c'est un fond où il y a peu d'eau, « qui est dangereux, où il est aisé d'échouer », explique dès 1690 le *Dictionnaire* de Furetière, vite repris par ses suiveurs. On passe progressivement des flots à la terre ferme. Ce sont « des terrains bas & enfoncés », note le *Dictionnaire de l'Académie française* en 1798, des zones déprimées, moins élevées, souvent envahies par les eaux, donc marécageuses et malsaines. Le sens social, celui des bas-fonds modernes qui nous intéressent ici, émerge au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une « classe d'hommes vils et méprisables », écrit Émile Littré en 1863, une « classe d'hommes dégradés par le vice et la misère », précise trois ans plus tard le républicain Pierre Larousse, plus sensible que Littré aux mécanismes sociaux et moraux qui engendrent la bassesse. Si l'on glisse ainsi du topographique au social,

la dimension spatiale n'est jamais oubliée. Les bas-fonds correspondent toujours à des lieux – ce sont des bouges, des cours des Miracles, des asiles de nuit, des bagnes –, tous marqués par une propension naturelle à s'enfoncer, dans un mouvement toujours descendant. Des « dessous », des « envers », des « bas quartiers », qui plongent dans les profondeurs de ce que Balzac appelait la « caverne sociale ». Mais, conformément aux conceptions environmentalistes qui dominent longtemps la pensée médicale, les lieux s'articulent toujours aux caractères, les topographies sont toujours aussi « morales ».

Trois traits, étroitement entrelacés, semblent définir cet état : la misère, le vice et le crime. Ces trois termes reviennent de façon obsédante sous la plume des auteurs. *Inquiry into Destitution, Prostitution and Crime*, note un médecin écossais qui explore en 1851 les mauvais lieux d'Édimbourg<sup>1</sup>. *Vice, Crime and Poverty*, titre le journaliste américain Edward Crapsey pour définir les bas-fonds de New York qu'il sillonne en 1868<sup>2</sup>. En 1896, un rédacteur de la très sérieuse *Revue pénitentiaire* décrit le dépôt de la préfecture de police comme « le grand réceptacle du vice, de la misère et du crime dans la capitale<sup>3</sup> ». « Du vol, de la débauche et du crime », rectifie le romancier Pierre Zaccone<sup>4</sup>. C'est « la fosse où Paris secoue, pêle-mêle, ses vices, ses

---

1. *An Inquiry into Destitution, Prostitution and Crime in Edinburgh*, Édimbourg, James G. Bertram & Company, 1851.

2. Edward Crapsey, *The Nether Side of New York, or The Vice, Crime and Poverty of the Great Metropolis*, New York, Sheldon & Co., 1872.

3. Henry Alpy, « Les enfants dans les prisons de Paris », *Revue pénitentiaire et de droit pénal*, 1896, p. 224.

4. Pierre Zaccone, *Les Nuits du boulevard* [1876], Paris, Fayard, 1880, p. 296.

crimes et ses misères », renchérit le journaliste Maurice Aubenas dans *Détective* en 1934<sup>1</sup>. Le dosage entre ces trois éléments peut varier, la focalisation aussi, mais leur présence croisée est une constante indispensable. Leurs relations dessinent aussi la dynamique des bas-fonds : « La misère a donc commencé leur malheur à tous. Le vice est arrivé après, le crime n'était pas loin », explique le romancier Octave Fééré<sup>2</sup>. D'autres, évidemment, soutiennent l'inverse : le vice d'abord, puis le crime, enfin la misère. Toutes les combinaisons sont possibles, que l'invention de la dégénérescence vient légitimer au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Des lieux donc, des états et des individus enfin. Le peuple des bas-fonds se décline en une interminable liste : toute la légion des « mal-fauteurs », tous ceux – prostituées, mendiants, voleurs, assassins, rôdeurs, chiffonniers, détenus, etc. – qui sont nés de la fécondation immonde du vice, du crime et de la misère.

Cette acception des bas-fonds est intimement liée au XIX<sup>e</sup> siècle. Si la plupart des morceaux du puzzle existaient auparavant, quelque chose survient en ce siècle, qui les assemble de façon cohérente, leur donne un nom, donc une identité et une visibilité. L'expression, dans son sens social, émerge au cours de la même année 1840 chez trois auteurs différents, signe qu'elle est alors arrivée à maturité dans l'air du temps. Balzac l'utilise dans son roman *Z Marcas* publié le 25 juillet 1840 dans la *Revue parisienne*<sup>3</sup> ; Constantin Pecqueur,

---

1. Maurice Aubenas, « Dans le canal des trépassés », *Détective*, 28 juin 1934.

2. Octave Fééré, *Les Mystères de Rouen* [1845], Rouen, Haulard, 1861, p. 248.

3. « Il m'a dit en 1831 ce qui devait arriver : les assassinats, les conspirations, le règne des Juifs, la gêne des mouvements de

l'un des socialistes « utopiques » du temps, l'emploie dans un essai d'économie politique<sup>1</sup> ; et Honoré Frégier fait de même dans son célèbre ouvrage sur les *Classes dangereuses de la population des grandes villes*<sup>2</sup>. Un romancier, un théoricien de la réforme sociale, un policier : il n'est pas anodin de remarquer que l'expression paraît simultanément dans les registres qui seront ceux de sa rapide diffusion. De fait, l'expression se répand très vite chez des auteurs comme Proudhon, Eugène Sue ou Constant Guérout. En 1862, elle est devenue d'un usage suffisamment commun pour qu'Henry Monnier, l'inventeur de M. Prudhomme, en fasse le titre d'une série de contes évoquant diverses plaies morales et sociales – *Les Bas-Fonds de la société. Scènes populaires*<sup>3</sup> – et Victor Hugo celui de l'une des parties de ses *Misérables* : « Le bas-fond ».

Ce surgissement au milieu du xix<sup>e</sup> siècle ne se limite d'ailleurs pas à la France. La plupart des langues latines l'adaptent dans des acceptions similaires, *bajos fondos* en espagnol, *bassi fondi* en italien, avec des références

---

la France, la disette d'intelligence dans la sphère supérieure et l'abondance de talents dans les bas-fonds où les plus beaux courages s'éteignent sous les cendres du cigare. »

1. Constantin Pecqueur, *Des améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté. Introduction à l'étude de l'économie sociale et politique*, Paris, Gosselin, 1840, p. 80 : « Les classes riches, parmi lesquelles les déplacements subits de fortune viennent parfois jeter le trouble et le désordre, produisent de temps en temps ces fameux chefs de bandits qui ameutent et dirigent tout ce qu'il y a de passion subversive et de cruauté dans les bas-fonds de la population misérable et pervertie. »

2. Honoré Antoine Frégier, *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures*, Paris, Baillière, 1840, p. 347.

3. Henry Monnier, *Les Bas-Fonds de la société. Scènes populaires*, Paris, Jules Claye, 1862.

explicites à l'origine française<sup>1</sup>. La situation est plus complexe en Angleterre, qui disposait déjà de toute une batterie lexicale pour désigner les taudis et les bouges : *rookeries, dens, dives, low life*. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle s'y montre tout aussi inventif qu'en France, puisqu'il forge deux nouveaux termes, appelés d'ailleurs à supplanter tous les autres. Ainsi du mot *slum*, attesté en 1812 dans un sens encore imprécis (« un endroit dans lequel surviennent de basses embrouilles »), mais qui se répand rapidement dans les années 1830 et 1840 pour désigner les « bas quartiers », puis les « taudis » de la ville<sup>2</sup>. L'autre terme, *the underworld*, plus proche encore du français bas-fonds, était utilisé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, notamment par Ben Jonson, pour désigner les enfers païens<sup>3</sup>. Mais il n'apparaît dans son sens social qu'en 1869, sous la plume du romancier américain George Ellington dans *The Women of New York*<sup>4</sup>, puis une vingtaine d'années

---

1. Le *Grande dizionario della lingua italiana* (Turin, Unione tipografico-editrice torinese, 1988) renvoie à l'expression française.

2. « *A room where low goings-on occurred* », cité par Harold J. Dyos, « The Slums of Victorian London » [1966], in David Cannadine et David Reeder (dir.), *Exploring the Urban Past. Essays in Urban History by H. J. Dyos*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 129-153. Selon Ellen Ross (*Slum Travelers. Ladies and London Poverty, 1860-1920*, Berkeley, University of California Press, 2007, p. 301), il s'agirait d'une diminution argotique de *slumber*, qui signifie « sommeil ». En 1821, dans *Life in London*, Pearce Egan décrit les *back-slums* de Holy Lane et de Saint-Giles comme de « *low, unfrequentend parts of the town* » et Dickens utilise le terme dans le même sens en 1840. Le *Times* du 16 janvier 1845 en fait un synonyme de *bad-lodging* et c'est comme tel qu'il se généralise. *Slumming*, en revanche, n'est pas attesté avant la décennie 1880. L'*Oxford English Dictionary* l'enregistre en 1884.

3. Margaret Tudeau-Clayton, « *Underwor(l)ds*, l'ancien et le nouveau », in François Laroque et Frank Lessay (dir.), *Esthétique de la nouveauté à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2001, p. 59-76.

4. George Ellington, *The Women of New York or the Underworld of the Great City*, New York, New York Book Co., 1869.

plus tard dans l'ouvrage d'une philanthrope, Helen Campbell, sous-titré *Light and Shadow of New York Life in the Underworld of the Great Metropolis*<sup>1</sup>. Il est devenu d'un usage courant à la fin du siècle, qui voit se multiplier les « histoires vraies de l'*underworld*<sup>2</sup> ». Le terme se diffuse aussi en Angleterre, notamment lors de l'affaire Jack l'Éventreur en 1888. C'est un lieu clandestin, « voué au crime, à la débauche ou au complot », signale au début du xx<sup>e</sup> siècle le *Chambers's Dictionary*<sup>3</sup>. Le terme (tout comme son équivalent allemand *Unterwelt*) a peu à peu acquis un sens différent, synonyme de « crime organisé », mais tel n'était pas le cas lorsqu'il apparaît dans le dernier tiers du xix<sup>e</sup> siècle. L'association de la misère et du crime nourrit alors les représentations, et la plupart des enquêtes, à l'exemple de celle de Thomas Archer en 1865, mêlent la description des pauvres, des détenus et des criminels<sup>4</sup>. Lorsque le journaliste Thomas Holmes publie en 1912 son célèbre *London's Underworld*, il y évoque presque exclusivement le sort des pauvres et des indigents<sup>5</sup>. Les dictionnaires d'argot, très nombreux durant l'entre-deux-guerres, ne s'y trompent pas : le terme *underworld* leur sert aussi à désigner la langue

---

1. Helen Campbell, *Darkness and Daylight, or Lights and Shadows of New York Life of the Great Metropolis*, New York, Hartford Publications Co., 1889.

2. Josiah Flynt Willard, « True stories from the underworld », *McClure's*, 15 juin 1900.

3. « *A submerged, hidden or secret region or sphere, especially one given to crime, profligacy and intrigue* », cité par Donald A. Low, *Thieves's Kitchen. The Regency Underworld*, Londres, Dent, 1982, p. viii.

4. Thomas Archer, *The Pauper, the Thief and the Convict : Sketches of Some of their Home, Haunts, and Habits*, Londres, Grommbridge & Sons, 1865.

5. Thomas Holmes, *London's Underworld* [1912], with an introduction by Iain Sinclair, Londres, Anthem Press, 2006.

des vagabonds, des mendiants et des marginaux<sup>1</sup>. C'est donc comme un quasi-synonyme de « bas-fonds » que je l'emploierai dans ce livre.

Partout au XIX<sup>e</sup> siècle, les sociétés occidentales éprouvent donc le besoin de forger des termes neufs pour renommer les réalités liées à la misère et à la transgression. Cette exigence lexicale, et son inscription au cœur d'un très dense système de représentations, constitue l'une des principales questions historiques au cœur de cet ouvrage. Pourquoi et comment le siècle du positivisme, de l'industrie, de la démocratisation et de la culture de masse réorganise-t-il la pensée de ses marges ? Mais s'il est important de comprendre pourquoi, à un moment donné, se reconfigure la description des réalités sociales, il est tout aussi essentiel d'identifier les motifs récurrents qui les caractérisent dans leur histoire longue. Car les réalités en question – l'indigence, la délinquance, la débauche – ont évidemment existé avant que le terme « bas-fonds » ne vienne les recouvrir. Deux étapes apparaissent décisives : l'invention du concept de « mauvais pauvre » au début du XIII<sup>e</sup> siècle, pour désigner la troupe alors grandissante des mendiants et des vagabonds, et celle de la gueuserie au tournant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. La fin du Moyen Âge et le début de la période moderne sont en effet marqués par l'intensification des peurs sociales et la multiplication des images de marginaux.

---

1. Cf. par exemple Irwin Godfrey, *American Tramp and Underworld Slang. Words and Phrases Used by Hoboes, Tramps, Migratory Workers and those on the Fringes of Society, with their Uses and Origins*, New York, Sears Publishers, 1930, ou, un peu plus tard en Grande-Bretagne, Eric Partridge, *A Dictionary of the Underworld, British and American, Being the Vocabulary of Crooks, Criminals, Racketeers, Beggars and Tramps Convicts*, Londres, Routledge, 1950.

Le terme « gueux », qui s'impose alors, est investi d'une forte charge de duplicité : ce sont à la fois des indigents et des coquins, des individus méprisables, des misérables. « Le mot gueux, explique Pierre Larousse, présente la pauvreté comme quelque chose de sale et de vil ; souvent s'y ajoute aussi l'idée de mendicité. » La gueuserie, on le voit, recouvre le même registre sémantique que les bas-fonds : misère et pauvreté, mais aussi vice, fourberie et délinquance. S'y ajoute l'idée d'une contre-société hiérarchisée, d'un « monde à l'envers », et d'une langue, l'argot, censée dissimuler ces agissements coupables. Projeté au cœur d'une ample production imprimée qui se diffuse rapidement dans toute l'Europe moderne, le monde des gueux annonce celui des bas-fonds.

Une difficulté, on le voit, commence à se faire jour. Ces bas-fonds et ces gueux existent-ils vraiment ? Qu'il y ait des pauvres, des voleurs, des prostituées et des bandes organisées ne fait malheureusement aucun doute, qu'ils ressemblent aux descriptions pittoresques et horrifiées qu'en offrent les principaux récits demeure plus incertain. Pour l'essentiel, les bas-fonds relèvent d'une « représentation », d'une construction culturelle, née à la croisée de la littérature, de la philanthropie, du désir de réforme et de moralisation porté par les élites, mais aussi d'une soif d'évasion et d'exotisme social, avide d'exploiter le potentiel d'émotions « sensationnelles » dont, aujourd'hui comme hier, ces milieux sont porteurs. C'est pourquoi les sciences sociales n'ont jamais pris cette expression au sérieux. Quelques historiens du crime ou de la pauvreté, comme Louis Chevalier ou John Tobias, l'ont utilisée dans les années 1950 et 1960, mais sans en questionner véritablement la nature

ou le sens<sup>1</sup>. C'est également le cas des travaux consacrés aux milieux marginaux des grandes villes, comme Londres, New York ou Berlin<sup>2</sup>. Lorsqu'une réflexion plus spécifique a porté sur ces termes, principalement celui d'*underworld*, la réaction des historiens a été de les récuser comme des expressions vagues, incertaines, nébuleuses. On y a vu, à raison, une création « littéraire », une sorte de figure formidable inventée par les élites pour dépeindre un monde ouvrier brutal, menaçant, et artificiellement isolé du reste de la société. Tel quel, il ne pouvait rien nous apprendre sur la vie ou sur les expériences du monde réel. Ce rejet a été accentué par la fascination publique pour les histoires de bas-fonds et la multiplication d'ouvrages pittoresques et de *True Crime Stories*, florissantes dans le monde anglophone. « L'*underworld*, comme expression, est tombé en disgrâce chez les chercheurs qui l'associent aux représentations du XIX<sup>e</sup> siècle sur les classes dangereuses, ainsi qu'à tous les travaux pittoresques qui présentent ses habitants comme s'ils vivaient dans un autre monde géographique », écrit une historienne britannique<sup>3</sup>. Le rejet a été encore plus fort du côté des

---

1. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, 1958 ; John J. Tobias, *Crime and Industrial Society*, Londres, Batsford, 1967.

2. Par exemple, et parmi d'autres, Kellow Chesney, *The Victorian Underworld*, Londres, Temple Smith, 1970 ; Gãmini Salgãdo, *The Elizabethan Underworld*, Londres, Dent & Son, 1977 ; Thomas Gilfoyle, *A Pickpocket's Tale. The Underworld of Nineteenth-Century New York*, New York, Norton & Co., 2006 ; Richard J. Evans, *Tales from the German Underworld. Crime and Punishment in the Nineteenth Century*, New Haven, Yale University Press, 1998.

3. Deborah A. Symond, *Notorious Murders, Black Lanterns, & Moveable Goods. The Transformation of Edinburgh's Underworld in the Early Nineteenth Century*, Akron, The University of Akron Press, 2006, p. 146, n. 25.

sociologues, notamment en raison de l'émergence à la fin des années 1970 de l'expression voisine d'*underclass*, accusée d'être une clé de lecture néolibérale masquant les ressorts sociaux de la nouvelle pauvreté<sup>1</sup>.

On ne cherchera donc pas, dans ces récits des bas-fonds, la trace d'expériences tangibles de la pauvreté ou du crime. Des réalités, bien sûr, affleurent incidemment, des lieux, des gestes, des destins peuvent parfois transparaître, et certains historiens s'efforcent d'appréhender des données effectives, notamment en matière de criminalité organisée<sup>2</sup>. Mais les bas-fonds constituent essentiellement une représentation où se mêlent les frayeurs, les désirs, les fantasmes de tous ceux qui s'y sont intéressés. C'est « un amas confus d'éléments résiduels de toute espèce et de toute origine », écrit en 1903 le psychologue et criminologue argentin Francisco de Veyga<sup>3</sup>. C'est une « imposture », renchérit Henry James dans *The American Scene* en 1907. Dans ce récit qui retrace un voyage entrepris tout le long de la côte atlantique des États-Unis, James s'attarde à New York, dans le Lower East Side, et dénonce ces récits qui inventent un monde artificiel et sinistre<sup>4</sup>. Et c'est bien ainsi qu'il faut le prendre, comme « un

---

1. Loïc Wacquant, « L'*Underclass* urbaine dans l'imaginaire social et scientifique américain », in S. Paugam (dir.), *L'Exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1996, p. 248-262. Sur ce débat, cf. *infra*, chap. ix.

2. Heather Shore, « Undiscovered Country : Towards a History of the Criminal Underworld », *Crimes and Misdemeanours*, 1, 2007, p. 41-68.

3. Francisco de Veyga, « Los Lunfardos. Estudios clínicos sobre esta clase de ladrones profesionales », 1903, cité par Lila Caimari, *La Ciudad y el Crimen. Delito y vida cotidiana en Buenos Aires, 1880-1940*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2009, p. 56.

4. Henry James, *The American Scene*, Londres, Chapman & Hall, 1907, p. 201.

agrégat de figures et de scènes issues de l'imagination urbaine<sup>1</sup> », un lieu où s'enchevêtrent mille images, mille références venues de la littérature, des enquêtes sociales, de l'hygiène publique, des faits divers, des sciences morales et politiques, de la chanson, du cinéma. Les historiens de la culture se sont bien sûr montrés plus intéressés par ces représentations qui expriment les inquiétudes et les anxiétés des élites, et de substantielles études ont été consacrées aux figures de la répulsion, du crime, du danger, ou aux pratiques de *slumming*<sup>2</sup> (visite des bas-fonds). Aucune n'a cependant considéré les bas-fonds comme un tout, comme un « imaginaire social », passible d'une lecture globale – c'est ainsi que ce livre entend procéder.

La notion d'imaginaire social mérite à ce stade d'être précisée, d'autant qu'elle n'a guère fait l'objet de mises au point détaillées et souffre de la dimension fortement anhistorique que les philosophes et les anthropologues ont donnée à l'imaginaire<sup>3</sup>. On le définira ici, dans le sillage des travaux d'anthropologie historique, comme un système cohérent, dynamique, de représentations du monde social, une sorte de répertoire des figures et des identités collectives dont se dote chaque société à des moments donnés de son histoire<sup>4</sup>. Les imaginaires

---

1. Lila Caimari, *La Ciudad y el Crimen*, op. cit., p. 56.

2. Par exemple Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1982 ; Judith Walkowitz, *City of Dreadful Delight. Narratives of Sexual Danger in Late-Victorian London*, Chicago, University of Chicago Press, 1992 ; Seth Koven, *Slumming. Sexual and Social Politics in Victorian London*, Princeton, Princeton University Press, 2004.

3. C'est le cas de Gaston Bachelard ou de Gilbert Durand. Voir notamment Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, PUF, 1960.

4. Bronislaw Baczko, *Les Imaginaires sociaux. Mémoires et espoirs collectifs*, Paris, Payot, 1984.



